

NOUVELLES FRONTIÈRES POUR UNE NOUVELLE EUROPE

Après avoir examiné le rôle de la littérature de voyage dans l'univers littéraire, le moment est venu d'arpenter, en compagnie des auteurs de notre corpus, l'espace de notre recherche. C'est le regard porté par les Occidentaux dans les anciens pays de l'Europe de l'Est qui retiendra notre attention. Il s'agit dès lors de comprendre et de décrypter les sentiments exprimés par les auteurs, et la description des lieux qu'ils observent. Enfin, puisque « en littérature on ne convoque pas impunément l'autre²⁸¹ », comme l'observe Daniel-Henri Pageaux, et que « toute littérature est destinée à refléter les préoccupations majeures d'une époque, quelles que soient les modalités – plus ou moins réalistes – de leurs expressions²⁸² », pour reprendre les dires de Bertrand Westphal, nous questionnerons les réflexions soulevées par ces voyages dans l'Europe de l'Est dans une démarche qui s'impose à l'entreprise d'une étude géocritique centrée sur l'espace littéraire.

Dans les toutes premières pages de son récit de voyage à travers l'Europe de l'Est à bord d'une *Trabant* caracolante, (en compagnie de sa vieille tante Zita et de Winston, son animal de compagnie, un porc...), le canadien Rory MacLean s'interroge sur la « véritable limite de l'Europe²⁸³ », au lendemain de la chute du mur de Berlin, quand « la dernière grande division du monde, entre un Occident capitaliste et un Orient communiste, quitta la scène comme une aberration historique²⁸⁴ ». MacLean n'est pas le seul à se poser cette question, mais, comme nous le verrons dans les pages qui suivent, elle taraude tous les voyageurs qui ont arpenté le territoire de l'ancien bloc soviétique et qui se sont interrogés non seulement sur les limites de cette nouvelle Europe, mais aussi sur les caractéristiques de cet espace mal défini.

²⁸¹ Daniel-Henri Pageaux, « De l'imagerie culturelle à l'imaginaire », in Pierre Brunel et Yves Chevrel (éds.), *Précis de littérature comparée*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989, p. 142.

²⁸² Bertrand Westphal, *La Géocritique*, op. cit., p. 140.

²⁸³ Orig. : « *Where then, if no longer down this line, was the real end of Europe?* », Rory MacLean, *Stalin's Nose*, op. cit., p. 1.

²⁸⁴ Orig. : « *The late great division of world, between a capitalist West and a communist East, passed away as an historical aberration* », *ibid.*

I La frontière géographique : de l'Atlantique à l'Oural ?

Délimiter le continent européen d'un point de vue strictement géographique n'est pas chose aisée car, à bien y regarder, l'Europe n'est pas un continent au sens strict du terme²⁸⁵ à partir du moment où, comme le notent les géographes Barrot, Elissalde et Roques, la seule certitude que nous ayons est de savoir où elle commence, mais non pas où elle se termine, ou vice-versa :

Au sens commun, elle commence aux rives de l'Atlantique et s'achève en Méditerranée. Mais jusqu'où ? Par le Caucase nous voilà en Turquie, par le Sinaï nous voilà en Afrique. En partant de Brest vers l'est nous voilà aux rives de la mer du Japon, au bout de l'Asie, sans avoir rencontré ni mer, ni océan jusqu'à cette annexe du Pacifique²⁸⁶.

Pourtant, comme le dit Bertrand Westphal dans son article « Le singulier pluriel de la mémoire d'Europe »²⁸⁷, il n'est pas possible de se contenter de situer l'Europe quelque part entre l'Oural et l'Atlantique ou, pire encore, entre l'Atlantique et le Pacifique. Au XIX^e siècle, quelqu'un de bonne volonté, peut-être avec l'intention de mettre un terme à un débat épuisant, eut la brillante idée de trancher la question épineuse en forgeant le néologisme d'« Eurasie ». Définition généreuse, mais qui a la faiblesse de ne pas concevoir une limite en sous-entendant ainsi que l'Europe, pour reprendre une formule très répandue de Paul Valéry, ne serait qu'une « sorte de cap du vieux continent, un appendice occidental de l'Asie²⁸⁸ » : un affront insupportable pour quelqu'un qui, comme l'explique Massimo Cacciari dans *Déclinaisons de l'Europe*²⁸⁹, depuis ses origines, ou au moins depuis *Les Perses* d'Eschyle, a toujours voulu se différencier de l'Asie – cette sœur si encombrante – et se définir une identité propre. Il va de soi alors que depuis toujours l'Europe géographique est une entité instable comme le démontrerait un éventuel planisphère portant ses différentes frontières géographiques allant du détroit du Bosphore d'Hérodote, Hécatee de Milet et Ératosthène, au lit du Tanaïs – l'actuel Don – de Ptolémée, à la Volga de Fra Mauro et ainsi de suite jusqu'à la chaîne de l'Oural et du

²⁸⁵ Généralement, quand on imagine un continent, on s'attend, pour reprendre la définition du *Petit Robert*, à une « grande étendue de terre limitée par un ou plusieurs océans. »

²⁸⁶ Jacques Barrot, Bernard Elissalde et Georges Roques, *Europe Europes. Espace en recomposition*, Paris, Librairie Vuibert, 1997, p. 7.

²⁸⁷ Bertrand Westphal, « Le singulier pluriel de la mémoire d'Europe », in Claude Filteau et Michel Beniamino (éds), *Mémoire et Culture, op. cit.*, 2006, p. 185.

²⁸⁸ Paul Valéry, *La Crise de l'Esprit*, NRF, août 1919, repris in *Essais quasi politiques, Œuvres*, « Poésie, Mélange, Variété » édition de Jean Hytier, introduction biographique par Agathe Rouart-Valéry, Paris, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957, p. 1004.

²⁸⁹ Massimo Cacciari, *Déclinaisons de l'Europe*, traduit de l'italien par Michel Valensi, Combas, Éditions de l'Éclat, coll. « Philosophie imaginaire », 1996.

fleuve homonyme du géographe impérial Vasili Tatichtchev depuis que son Tsar, Pierre I^{er} le Grand, se mit dans la tête de faire entrer son Empire sous les lumières européennes. Une limite qui est aujourd'hui acceptée par la communauté scientifique – sans pour autant faire l'unanimité²⁹⁰ – et dont le centre, selon l'Institut géographique national français, se trouverait bel et bien à Purnuskis, à quelques kilomètres de Vilnius et surtout à quelques kilomètres de la frontière de l'Union européenne, comme l'observe Guy-Pierre Chomette mi-amusé, mi-étonné :

Après de longs et savants calculs, les géographes de l'Institut [géographique national français] ont fini par faire de Vilnius la capitale la plus centrale du continent européen. Le verdict de leurs recherches a désigné le village de Purnuskis, à vingt kilomètres au nord de Vilnius, comme le centre géographique de l'Europe²⁹¹.

Un centre qui serait en même temps frontière est sans doute une étrange coïncidence qui éveillerait l'intérêt de Blaise Pascal ou d'Albert Einstein et de bien d'autres spécialistes de la relativité.

Toutefois, bien que la fascination d'un centre géographique soit considérable²⁹², on sait pertinemment que la géographie est souvent soumise à la politique ou à des forces bien plus matérielles. En effet, personne ne croit sincèrement à cette frontière géographique car, selon l'écrivain et voyageur anglais Colin Thubron, « ces montagnes semblent trop modestes pour former ne serait-ce qu'une frontière, sans parler d'une ligne de démarcation entre l'Europe et l'Asie²⁹³ ». D'ailleurs, aucun des auteurs du corpus ne s'est intéressé aux frontières géographiques de l'Europe, personne n'a laissé ses traces sur les berges de l'Oural ni voulu parcourir les cimes des monts Oural. Il n'est dès lors pas surprenant que Thubron, pendant son

²⁹⁰ Certains géographes maintiennent la Volga comme frontière orientale de l'Europe.

²⁹¹ Guy-Pierre Chomette et Frédéric Sautereau, *Lisières d'Europe. De la mer Égée à la mer de Barents, voyage en frontières orientales*, Paris, Autrement, coll. « Frontières », 2004, p. 224.

²⁹² Chomette, dans ce lieu « désert et solennel », se pense en Atlas capable de maintenir sur son index droit cette Europe géographique : « Quoi qu'il en soit, le centre d'une Europe géographique qui s'arrêterait à l'Oural se trouve à Purnuskis. Au bord d'une grande route qui file droit vers le nord au cœur de la campagne lituanienne encore tachée de plaques de neige, un panneau indique « Europos Centras », à trois cents mètres sur la gauche. Un rocher de granit est déposé sans ostentation sur une petite colline. Il est gravé d'une rose des vents qui indique 54° 54' de latitude nord et 25° 19' de longitude est. Le lieu est désert et solennel. Un centre de continent est toujours fascinant. S'il m'en prenait l'envie, à cet endroit précis, je pourrais me prendre pour un petit Atlas, déposer délicatement cette Europe-là sur mon petit doigt et la maintenir en équilibre. Toutes ses forces d'intégration et de désintégration, centrifuges et centripètes, intégrationnistes et nationalistes seraient annulées dans une harmonie continentale absolue. À trente kilomètres de la frontière de l'Union européenne », *ibid.* p. 224-225.

²⁹³ Colin Thubron, *En Sibérie*, traduit de l'anglais par Katia Holmes, Paris, Hoëbeke, 2010, p. 8.

voyage en train à travers la Sibérie, considère l'obélisque érigé deux siècles plus tôt par le tsar Alexandre I comme une véritable mise en scène :

Géographiquement, c'est ici que commence la Sibérie. Le socle proclame « Europe » du côté d'où nous venons, et « Asie » de l'autre. La longue luisance fugitive s'éteint sur notre passage et l'obscurité se referme. Rien ne change – évidemment. Car la limite entre Europe et Asie n'est qu'imaginaire : physiquement, les deux continents ne sont pas divisés. D'anciens géographes d'Occident (autre concept artificiel !) ont peut-être un beau jour décidé qu'ici, c'était l'Europe, terre connue, et que là-bas commençait l'ailleurs : l'Asie²⁹⁴.

C'est donc ailleurs qu'il faut manifestement chercher les limites de l'Europe. « Les siècles passent et l'Oural n'a jamais servi à délimiter deux entités politiques distinctes, et l'on trouve toujours de part et d'autre de ces montagnes la même population russe »²⁹⁵, observe Chomette. On comprend donc aisément pourquoi ce sont d'autres lignes tracées par les hommes et fondées sur des raisons variables (politiques, économiques, culturelles) et toujours susceptibles d'être modifiées, qui font et ont fait l'Europe. La difficulté pour les saisir n'en est pas moindre d'autant plus que l'Europe, comme le souligne justement François Maspero au tout début de son ouvrage *Balkans-Transit*, a toujours eu la fâcheuse tendance à s'auto-amputer :

L'Europe existe, je l'ai rencontrée. Quand, pour la première fois ? Peut-être à six ou sept ans. J'avais un puzzle dont chaque pièce était un pays. La France était rose et trapue. L'Allemagne jaune, avec une petite pièce à part pour la Prusse orientale, qui compliquait le jeu. La Pologne, rose comme la France, dressait une drôle de cheminée sur sa gauche. Bien sûr, je savais – et je pouvais le constater physiquement en passant le doigt sur les contours – que la Grande-Bretagne verte était une vieille dame assise sur un cochon et l'Italie orange une botte donnant un coup de pied à la Sicile. Facile de les reconnaître et de les placer. Plus difficile pour la Hongrie, petite masse rouge sombre informe que je confondais avec l'Autriche d'un rouge à peine différent, ou les pays Baltes dont l'ordre et les couleurs étaient toujours incertains. Je n'arrive pas à me souvenir si l'Union soviétique faisait partie de cette Europe-là. Il me semble que non. En tout cas, je ne vois pas sa couleur. L'Europe a toujours eu tendance à s'amputer elle-même de ce qui la gêne²⁹⁶.

²⁹⁴ *Ibid.*, p. 9.

²⁹⁵ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 224.

²⁹⁶ François Maspero, *Balkans-Transit*, *op. cit.*, p. 9.

II De l'Oural à Schengen

Si personne, ou presque, ne prête attention à la frontière géographique de l'Europe, la frontière politique instaurée à Yalta, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, et annoncée en 1946 au Westminster College de Fulton (Missouri) par Winston Churchill, a été riche de conséquences. En effet, comme l'observe MacLean dans la première page de son récit de voyage, pour la plupart des Occidentaux, avant que le « siècle bref » prenne congé, tout était apparemment simple car l'Europe, à l'exception de la Grèce²⁹⁷, se terminait aux pieds d'un rideau de fer qui coupait méticuleusement en deux des villes, des villages, des maisons et même des cimetières²⁹⁸ : d'un côté l'Europe tout court et de l'autre l'Autre Europe avec cet adjectif indéfini la définissant particulièrement bien, nimbée de gris et peuplée d'inquiétants fantômes.

Les Occidentaux [...] suspectaient que l'Europe orientale était seulement son grenier désordonné. Pendant des années, on pouvait distinguer des rangées de médailles clinquantes dans l'obscurité du grenier, de citoyens gris dans des blocs de ciments, d'antisémites dans les villages et de maigres intellectuels fumant cigarettes sur cigarettes²⁹⁹,

écrit Jason Goodwin dans l'introduction à son récit de voyage en 1993. Et Michael Palin, l'ancien membre des Monty Python et aujourd'hui écrivain de voyage à succès, dans les premières pages de son récit reprend le cliché répandu pendant la guerre froide d'un espace monochrome : « Ma première impression de l'Europe de l'Est a été monochrome, comme si les gens là-bas vivaient dans des blocs de ciment sous un ciel gris permanent³⁰⁰ ».

²⁹⁷ La Grèce est en effet un cas particulier au sein de l'Union européenne, non seulement pour sa position géographique périphérique, mais surtout parce qu'elle est souvent perçue à travers des yeux nostalgiques d'un passé révolu, comme le berceau de l'Occident. Dans les récits de voyage du Grand Tour, par exemple, la déception vis-à-vis de la Grèce contemporaine est toujours mise en relief. Un exemple parmi d'autres est celui de Byron dans son *Childe Harold's Pilgrimage* (1812-1818) qui cherche vainement, dans une Grèce soumise à l'occupation turque, l'esprit des Hellènes. Peut-être est-ce pour les mêmes raisons qu'actuellement la plupart des voyageurs dans l'Europe de l'Est ou, de manière plus circonscrite, dans les Balkans délaissent la Grèce.

²⁹⁸ Le cas du cimetière de Merna-Mirna – petit village sur la frontière italo-slovène – partagé lui-aussi par le rideau de fer est emblématique et le témoignage d'une septuagénaire de ce village, recueilli par Corrado Scopretta, nous renvoie à une réalité absurde : « Dans les premiers temps nous pouvions y aller [au cimetière] seulement deux fois par mois, strictement surveillés. Les funérailles, auxquelles tout le monde pouvait participer, étaient le seul moment d'échange : viande et vin slovènes en échange de bas et de vêtements italiens ». Corrado Scopretta, « Il muro nella testa » [en ligne], [s.l.], Circolo Istria, 2004. Disponible sur <www.circoloistria.it/public/Il_muro.rtf> (consulté le 10 octobre 2012).

²⁹⁹ Jason Goodwin, *Chemins de traverse*, op. cit., p. 15. « *Westerners [...] suspected that Eastern Europe was only its rickety attic. For years, you could make out rows of winking medals in the attic gloom, grey citizens in concrete blocks, anti-semites in the villages and thin intellectuals, chain-smoking* », *On Foot to the Golden Horn*, op. cit., p. 8

³⁰⁰ Michael Palin, *New Europe*, London, Phoenix, 2008, p. 3.

Si la chute du mur de Berlin, comme nous l'indique ironiquement MacLean, a sensiblement dégagé la vue de ses riverains et augmenté le risque de faire fuir leurs animaux domestiques³⁰¹, elle marque néanmoins un tournant incontestable de l'Histoire en général et de l'histoire européenne en particulier, provoquant la énième métamorphose de ce que Barrot appelle le « palimpseste européen³⁰² ». En effet, au lendemain des événements de novembre 1989, l'Europe entière, fascinée par les images des jeunes Berlinoises prenant possession du *no man's land*, imagine son âme s'étaler et prendre enfin la forme de son corps, réalisant ainsi le rêve d'une Europe (non seulement géographique, mais aussi politique et culturelle) allant de l'Atlantique à l'Oural. Malheureusement, le rêve a été de courte durée et dans un petit village du Luxembourg appelé Schengen, la vieille Europe s'est offert une nouvelle silhouette.

On peut donc légitimement se demander : quelle est cette nouvelle frontière européenne ? Que représente cette forteresse ? Autrement dit, s'agit-il de la véritable limite de l'Europe ou, encore une fois, d'une portion d'elle-même, d'une auto-amputation ? À ces questions, les deux écrivains Paolo Rumiz et Guy-Pierre Chomette ont cherché à donner une réponse dans les pages de *Aux frontières de l'Europe* et *Lisières d'Europe* où tous deux narrent leurs parcours « de gauche à droite et de droite à gauche de la future frontière de l'Union, d'ouest en est et d'est en ouest de cette limite (provisoire ?), de l'Europe bleu Bruxelles à l'Europe gris atlas et de l'Europe gris atlas à l'Europe bleu Bruxelles³⁰³ ».

Les premières impressions le long de cette frontière, dans l'extrême Nord avec Rumiz et dans l'extrême Sud avec Chomette, ne sont pas des plus prometteuses. Les deux voyageurs se trouvent confrontés à la même situation : celle d'une frontière entre deux mondes profondément différents, voire antithétiques. La frontière méridionale est décrite par Chomette comme « un chapelet de patrouilles, de remblais, de grillages, de champs de mines et de miradors³⁰⁴ » le long de laquelle ne peut pas manquer évidemment, en toile de fond, le minaret de la mosquée d'Edirne : symbole emblématique de l'Autre ou d'un genre d'Autre. À l'extrémité orientale de la frontière turco-bulgare, au bord de la mer Noire, l'imperméabilité des confins reste totale et l'horizon se remplit ici de mystère.

Deux kilomètres qui, de mémoire d'homme, n'ont pas été franchis depuis... Depuis ? Personne ici ne s'en souvient vraiment. Mais s'il y a une chose que les habitants de Begendik n'oublient jamais, c'est la

³⁰¹ Rory MacLean, *Stalin's Nose*, *op. cit.*, p. 2.

³⁰² Jacques Barrot et al., *Europe Europes*, *op. cit.*, p. 199.

³⁰³ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 30.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 51.

forbidden zone. Cette *forbidden zone* qui revient dans chacune de leurs phrases, cette *forbidden zone* marquée par des panneaux rouges où la silhouette d'un soldat est dessinée, cette *forbidden zone* qui commence juste derrière la dernière maison du village... Et quand nous nous présentons à Begendik pour y passer la nuit, c'est toujours elle, la *forbidden zone*, qui vient brouiller les cartes³⁰⁵.

L'espace autre est ici non seulement inaccessible, mais aussi insaisissable. Comme le souligne Hussein, un habitant rencontré par Chomette, les espaces se dilatent, car « malgré les apparences, Rezovo est à trois cents kilomètres d'ici. Et d'ailleurs, nous ne savons rien d'eux. Nous n'avons aucun contact. Vous savez, il y a une chose étrange là-bas : lorsqu'on regarde bien, attentivement, on n'y voit jamais personne dans les rues...³⁰⁶ ». Il est facilement imaginable qu'une fois à Rezovo, du côté bulgare de la frontière, si le décor change, la substance reste identique : « Nous avons pu apercevoir Rezovo de Begendik ; nous ne verrons même pas Begendik de Rezovo. À croire qu'ici le rideau de fer ignore encore qu'il s'est levé il y a dix ans³⁰⁷. » De plus, non seulement les distances se dilatent, mais le temps lui-même semble s'arrêter. Cette frontière est alors un espace où la mémoire, les haines ancestrales et jamais guéries se figent, brouillant le fil du temps, et entravent les quelques tentatives de réconciliation : « Je me dis que je n'ai pas encore passé ma première nuit sur la frontière que l'histoire me rattrape déjà, et que je n'ai qu'à me laisser aller pour qu'elle le fasse à chaque coin de rue³⁰⁸. » Une histoire affichée partout sous forme de monuments, de drapeaux, de cimetières de guerre, de cartes postales et, bien sûr, de plans géographiques, car il n'est pas rare que derrière les comptoirs des commerçants se trouve affichée bien en vue une carte de la Grèce, ou mieux, de plusieurs Grèce(s), l'une accolée à l'autre en souvenir des glorieux passés perdus.

C'est une carte que nous avons beaucoup vue depuis notre arrivée à Lesbos. Dans les administrations, les agences de voyages, les écoles. Une carte classique, la Grèce d'un seul tenant dans ses frontières actuelles. Avec, en prime au bas du poster, au sud de la Crète en quelque sorte, quatre petites cartes ajoutées en encadré. Sur la première, on trouve Chypre [...]. La deuxième est à une échelle beaucoup plus grande puisqu'on y voit les contours de l'Europe et de l'Asie, avec, en jaune, l'empire d'Alexandre le Grand à son extension maximale jusqu'en Inde. La troisième reprend le même fond de carte avec, en rose, les frontières de l'Empire byzantin, à leur apogée bien sûr. Et la quatrième représente la Grèce de 1920 agrandie de ses conquêtes en Anatolie³⁰⁹.

³⁰⁵ *Ibid.*, p. 54.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 55.

³⁰⁷ *Ibid.*, p. 58.

³⁰⁸ *Ibid.*, p. 18.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 28.

Évidemment, du côté turc aussi la mémoire reste inébranlable comme l'énorme monument aux morts l'indique : « Quatre monolithes de vingt ou trente mètres coiffés d'une dalle épaisse. Du haut d'une falaise, il domine la sortie sud du détroit qui débouche sur la mer Égée. »

À l'autre extrémité de cette lisière, le long de la frontière finno-russe près de la mer de Barents, la distance entre les deux pays limitrophes est abyssale. Du côté finlandais de la frontière, Chomette décrit un espace ordonné, traversé par des routes en parfait état bordées par d'admirables forêts de pins qui, avec l'apparition de quelques villages de fées, renvoient le voyageur « dans les décors idylliques des trains électriques miniatures ». Du côté russe, le voyageur entreprend en revanche une véritable descente aux enfers. Ici, « l'asphalte disparaît brusquement » pour laisser place à une « route crevée d'impacts » et les quelques arbres, désormais réduits à d'horribles squelettes à cause de la pollution chimique, sont remplacés par des déchets :

Deux cents mètres après les bâtiments du poste frontière, l'asphalte disparaît brusquement. Une route crevée d'impacts lui succède. Régulièrement, des moteurs, des bidons ou de pneus pourrissent sur les bas-côtés. Parfois, des conteneurs défoncés, rouillés, affaissés, gisent sur le bord, au milieu de tas de sables, de bétonneuses silencieuses et d'engins plus ou moins abandonnés³¹⁰.

Plus profond encore est l'écart culturel et historique dont un aperçu nous est offert par l'auteur italien Diego Marani dans son roman *Nouvelle Grammaire finnoise*³¹¹. Dans ce livre profond et lyrique autour de sujets tels que le destin, l'identité, la langue et la perte de mémoire, un rôle de premier plan est tenu par Olof Koskela, aumônier dans un hôpital militaire de Helsinki où se trouve hospitalisé, suite à un accident qui lui a fait perdre la mémoire, le héros du roman, Sampo Karjalainen. C'est Koskela qui se charge de (ré)apprendre à Sampo Karjalainen à connaître et à aimer son pays à travers non seulement la lecture de la Bible ou de la saga nordique du Kalevala, mais aussi et surtout l'antagonisme qui oppose son peuple au peuple russe.

Vous voyez, - lui dit le prêtre - la frontière sur laquelle se fait cette guerre ne divise pas seulement deux peuples, les Russes et nous. Elle sépare aussi deux âmes différentes. Sœurs, bien sûr, comme tout ce qui appartient à l'homme. Mais tragiquement inconciliables sur un point essentiel : la conception de l'au-

³¹⁰ *Ibid.*, p. 276-277.

³¹¹ Diego Marani, *Nouvelle Grammaire finnoise*, traduit de l'italien par Danièle Valin, Paris, Rivages, 2003.

delà. Et pour l'homme, créature mortelle qui vit sur cette terre dans une condition provisoire, l'au-delà est tout³¹².

Aux yeux de Koskela, ces deux conceptions de l'au-delà sont tout à fait inconciliables : d'un côté la religion orthodoxe avec ses églises peuplées d'anges et de saints et un au-delà perçu comme la continuation de ce monde avec « quelques corrections » ; de l'autre côté la religion protestante, la prédestination et l'impossible rédemption, la solitude et la conception de la vie comme une attente angoissante : « Demi-mètre sous terre et rien d'une joyeuse troupe de saints. Rien de céleste et de sublime. Des limbes lugubres et incolores où l'absence de remords tient lieu de béatitude. Le remords est le ressort qui nous fait vivre³¹³. » Selon le pasteur Koskela, cette opposition ne daterait pas de deux mille ans, mais trouverait ses racines encore plus loin dans le temps, plus précisément dans la mythologie des deux grandes épopées : le *Kalevala* et l'*Odyssée*. « Au fond – pour reprendre encore une fois les mots prononcés par le pasteur – nous avons toujours été luthériens. Bien avant de devenir chrétiens. Les héros du *Kalevala* sont déjà luthériens de la même façon qu'Achille et Ulysse sont déjà orthodoxes³¹⁴. »

Considérée depuis les deux extrémités de la frontière de l'Union européenne, l'opposition entre les pays limitrophes semble flagrante et éternelle. Cependant, en poursuivant leurs chemins vers le centre de cet axe vertical, les auteurs se rendent compte que ce qui paraissait dramatiquement séparé et profondément inconciliable, au delà de ces extrêmes, devient complexe, flou et même compatible. Certes, ici et là il y a encore des vestiges (bien entretenus) définis par Chomette comme « le symbole pathétique du choc frontal des peuples éternellement recommencé³¹⁵ ». Un exemple nous est offert par les deux forteresses qui « avec superbe dans des postures arrogantes » se défient des deux rives de la Narva et qui, depuis « près de huit siècles, [...] cristallisent les efforts sanglants des riverains de la Narva pour repousser toujours plus loin devant eux le front de leurs combats³¹⁶ ». D'un côté, sur la rive gauche, en défense de la ville de Narva, en territoire estonien, le fort d'Hermann, appelé aussi fort de Narva, construit par les Danois au milieu du XIII^e siècle et ensuite dernière frontière, la plus orientale, des Chevaliers teutoniques. En face, sur la rive

³¹² *Ibid.*, p. 112.

³¹³ *Ibid.*, p. 115.

³¹⁴ *Ibid.*, p. 118.

³¹⁵ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 265.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 257.

droite, en territoire russe, l'imposante forteresse d'Ivangorod voulue par le tsar Ivan III et bâtie en 1492.

Plus au sud, avant de rejoindre les rives de la mer Noire, non loin du Prut et de la frontière entre Moldavie et Roumanie, Chomette s'arrête rêveur devant une « vague de terre sans fin au milieu d'un océan de vignes et de champs de tournesols. Haute de trois ou quatre mètres et large de dix, [qui] s'enfuit à l'horizon en ondoyant sur les collines ». Il s'imagine même « le mur sans deux mille ans d'érosion, hérissé de mille troncs taillés en pointe et orientés vers le nord, ponctué de guérites et de tours de veille, parcouru à intervalles réguliers de patrouilles de légionnaires romains ». Chomette, bien que fasciné par les vestiges, on l'aura peut-être deviné, du mur de Trajan, ne manque pas d'observer avec un certain sarcasme que non loin de là se trouve la frontière de la Nouvelle Europe : « Perchées sur le mur de Trajan, Rosina et Ludmilla télescopent deux mille ans d'histoire, évoquant malgré elles comme une fatalité qui ferait une fois de plus s'arrêter l'Europe ici même. En contrebas, le mur de Bruxelles a commencé à s'élever sur le Prut³¹⁷. » Il y a aussi des impasses plus récentes, comme par exemple l'écart du chemin de fer soviétique qui comme l'a observé Chomette recoupe « en grande partie la future frontière orientale de l'Union européenne élargie³¹⁸ ». S'agit-il d'une fatalité ou bien d'une volonté précise de l'Union européenne de se délimiter sur de vieilles cartes semblables à celles affichées derrière les comptoirs des commerçants grecs ?

Ce qui est sûr, c'est qu'à côté de certains éléments qui rappellent des passés difficiles, les voyageurs ne manquent pas d'observer, avec surprise, que la frontière de l'Union européenne ne se déroule pas uniquement le long d'anciennes failles, mais qu'elle traverse également des espaces où de solides liens transfrontaliers s'étaient forgés dans le temps et avaient survécu aux fréquentes interférences et répartitions géopolitiques. Aux yeux de Rumiz, la gare de Narva, autrefois nœud ferroviaire de première importance, est aujourd'hui « aussi vide qu'une morgue³¹⁹ ».

À la gare Baltiškaya, à moitié vide, nous découvrons que l'Estonie s'est éloignée, la frontière est plus embêtante et les visas sont plus difficiles à obtenir. Mais surtout, depuis la fin de l'URSS et

³¹⁷ *Ibid.*, p. 106.

³¹⁸ *Ibid.*, p. 135.

³¹⁹ Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, *op. cit.*, p. 143. Orig. : « è vuota come un obitorio », *Trans Europa Express*, *op. cit.*, p. 121.

l'indépendance des « Baltes », les liaisons ferroviaires sont devenues rarissimes et, aujourd'hui, seuls les cars maintiennent ensemble les morceaux de ce qui était naguère l'union des peuples frères³²⁰.

Un peu plus bas, à Chust, sur la frontière entre l'Ukraine et la Roumanie, l'auteur est habité par la même impression de rupture.

À Chust, nouvelle découverte : le train n'existe plus parce que sur une cinquantaine de kilomètres la ligne autrichienne passe sur la rive roumaine du fleuve. À elles deux, la fragmentation du monde soviétique, puis la muraille de la forteresse Europe ont détruit en grande partie les anciennes liaisons trans-nationales³²¹.

Plus grave encore, la frontière de Schengen partage aussi des communautés séculaires qui formaient des unités bien définies comme la Bucovine, aujourd'hui partagée entre Ukraine et Roumanie ; la Galicie entre Pologne et Ukraine ; la Moldavie entre Roumanie, Ukraine et République de Moldavie ; la Podlachie ou Podlasie entre Pologne et Biélorussie ; la Polésie entre Pologne, Biélorussie et Ukraine ou encore la Ruthénie entre Biélorussie, Ukraine et en partie la Pologne. Si les exemples sont nombreux, celui entre Roumanie et Moldavie résume parfaitement les dégâts qu'occasionne cette nouvelle frontière. Pour faire comprendre le drame vécu par les deux populations, Chomette revient aux événements de juin 1990, quand, au lendemain de la tentative de putsch contre Gorbatchev à Moscou, le Soviet suprême déclare l'indépendance de la Moldavie.

Peu après la déclaration de souveraineté – nous dit Chomette – des dizaines de milliers de Moldaves et de Roumains convergent vers le pont de Sculeni. Sous la pression populaire, Chisinau et Bucarest suspendent pour quinze jours tout contrôle aux points frontaliers. Sur le pont, on assiste à des scènes dignes de celles vécues à Berlin quelques mois plus tôt, en novembre 1989. Rebaptisé pour l'occasion le « pont des fleurs », le pont de Sculeni est recouvert de bouquets par milliers et les gens, dans un geste symbolique fort, jettent tous une fleur dans la Prut à leur passage³²².

Dix ans plus tard, comme l'affirme un colonel interviewé par le voyageur français, l'élargissement de l'Union européenne a mis un terme, pour l'instant non négociable, à cette

³²⁰ *Ibid.*, p. 137. Orig. : « A Baltijskaja, semivuota, scopriamo che l'Estonia è diventata più lontana, la frontiera più rognosa e i visti più complicati, specie da un anno, da quando a Tallinn hanno smantellato il monumento ai Caduti russi e Putin se l'è legata al dito. Ma è soprattutto dalla fine dell'Urss e poi dall'indipendenza dei "baltici" che i collegamenti ferroviari sono diventati rarissimi e oggi solo i bus tengono insieme i pezzi di quella che fu l'Unione dei popoli fratelli », *ibid.*, p. 116.

³²¹ *Ibid.*, p. 255. Orig. : « A Chust scopriamo che il treno muore, perché la vecchia linea austriaca passa per una cinquantina di chilometri sul versante rumeno del fiume. La frammentazione del mondo sovietico e poi il muro della Fortezza Europa hanno distrutto gran parte dei vecchi collegamenti transnazionali », *ibid.*, p. 208.

³²² Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 117.

euphorie : « C'est trop tard, maintenant. Les Moldaves ont finalement décidé de regarder vers l'est. Et nous, vers l'ouest³²³. » Cette phrase laconique, prononcée par un garde-frontières et qui ressemble tant à une sentence définitive, résume bien le tournant historique que cette nouvelle frontière inflige à cet espace européen : « Deux pays, un même peuple, murmure-t-il sourdement. Depuis que l'Allemagne s'est réunifiée, il n'y a plus que deux frontières comme celle-là au monde. Le Prut, et le 38° parallèle, en Corée³²⁴. » Chomette ne manque pas de rapporter les impressions amères d'un policier hongrois :

Jusqu'en 1989, le plus gros des troupes des gardes-frontières se situait sur la frontière occidentale, où l'ennemi campait derrière le rideau de fer. En quelques années, il a fallu tout inverser, bouleverser les habitudes de travail, basculer les effectifs sur la frontière orientale du pays et changer d'ennemis. Désormais, la chasse aux passeurs est ouverte³²⁵.

Ce renversement est lourd de conséquences, car ce qui a été choisi comme le centre géographique de l'Europe se transforme maintenant en un espace hors la loi, un lieu de désespoir, d'alcoolisme et même de banditisme. L'écrivain polonais Andrzej Stasiuk décrit dans son roman *Taksim* l'atmosphère pesante qui stagne dans ces contrées habitées par l'abandon et l'attente. « Voilà ce qu'on sent dans toute cette ville : l'attente³²⁶ », écrit le narrateur du roman de Stasiuk. Et ceux qui ne savent pas attendre partent vers d'autres horizons. Les villages se vident et les panneaux de la Western Union, observe Chomette, recouvrent la Moldavie. « Les statistiques hurlent d'elles-mêmes : quelque 200 000 femmes auraient quitté la Moldavie ces dernières années³²⁷. » L'alternative à l'émigration consiste à se consacrer à des commerces plus ou moins légaux, mais sévèrement combattus par les garde-frontières, comme Rumiz a pu l'observer.

Je ne me rends pas compte tout de suite qu'il s'agit d'un train de contrebande à la petite semaine. Mais lorsque nous arrivons à la gare de Braniewo [...] et que la douane polonaise fait irruption dans le wagon pour démonter avec un tournevis électrique les parois au-dessus du filet à bagages et les sièges des voyageurs, je comprends que l'affaire se corse. Ce n'est pas seulement une douane : c'est un affrontement musclé entre deux cultures. Les cheminots russes et les policiers polonais connaissent chacun la langue des autres, ils n'en perdent pas un mot, mais ils se gardent bien de la parler. Sans doute savent-ils tous autant qu'ils sont que sur le « mur » de l'Europe unie se donne, aux dépens des voleurs de poulets, une

³²³ *Ibid.*, p. 118.

³²⁴ *Ibid.*, p. 119.

³²⁵ *Ibid.*, p. 150.

³²⁶ Andrzej Stasiuk, *Taksim*, traduit du polonais par Charles Zaremba, Paris, Acte Sud, coll. « Lettres polonaises », 2011, p. 12.

³²⁷ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 123.

comédie qui laisse impunie la mafia la plus dangereuse du monde. En attendant, pendant que des cartouches de cigarettes surgissent même de sous mon propre siège, la confiscation des denrées alimentaires commence. Du fait que tous les articles ne portant pas l'estampille UE sont considérés comme « impurs », il faut que tous les petits pains, jambons, gâteaux et saucisses maison soient mangés sur place ou jetés dans une poubelle en dehors du train³²⁸.

Cependant, les surprises ne s'arrêtent pas ici, car à bien y voir, cette frontière est aussi un lieu d'exclusion politique. La Lettonie³²⁹, par exemple, est perçue par Chomette comme le pays des apatrides, dont la plupart occupent les terres frontalières que tout le monde abandonne du moment que « contrairement à la Lituanie voisine, où la minorité russe s'élève à 8% de la population, la Lettonie n'a pas accordé la citoyenneté lettone à toute personne qui vivait sur son sol au moment de son accession à l'indépendance³³⁰ ».

Et c'est toujours à proximité de cette nouvelle frontière que surgissent les centres de rétention provisoire, comme par exemple le centre de Debrecen³³¹ en Hongrie, comparé par Chomette à « un bout de quai solidement grillagé [qui] sert de promenade à ces chercheurs d'eldorado échoués sur ce rivage de l'Union européenne³³² ».

Si des projets privés ou financés par l'Union européenne pour maintenir les anciens liens entre les différentes communautés transfrontalières existent, le sentiment dominant est néanmoins celui de la rupture³³³. Chomette ne manque pas d'attirer l'attention du lecteur sur le nombre de ponts brisés le long de cette frontière : « Prut, Tysa, Bug... Depuis Giurgiulesti, au

³²⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 205. Orig. : « Non mi rendo subito conto che quello è un treno di contrabbandieri di piccolo cabotaggio. Ma quando arriviamo alla stazione di Braniewo [...] e la dogana polacca fa irruzione nel vagone per smontare con un cacciavite elettrico le paratie sopra le reticelle dei bagagli e i sedili dei viaggiatori, capisco che il gioco si fa tosto. Non è solo una dogana: è un confronto a muso duro di culture. I ferrovieri russi e i poliziotti polacchi sanno ciascuno la lingua dell'altro, la sanno perfettamente, ma si guardano bene dal parlarla. Forse entrambi sanno che sul "muro" dell'Europa unita si recita una commedia a spese dei ladri di polli, che lascia impunita la mafia più pericolosa del mondo. Intanto, mentre sbucano stecche di sigarette anche sotto il mio sedile, comincia il sequestro del cibo. Poiché tutti i generi alimentari non targati UE sono considerati "impuri", ecco che panini, prosciutti, dolci e salami fatti in casa devono essere mangiati sul posto o buttati in una discarica fuori dal treno », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 169-170.

³²⁹ En Lettonie, sur 2,4 millions d'habitants, trois cent mille sont apatrides. Si on compte les minorités biélorusse, polonaise, ukrainienne et russe (en 1991, 34% de la population est russe) les Lettons sont à peine majoritaires et dans certaines villes même minoritaires.

³³⁰ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 233.

³³¹ Selon le garde-frontière rencontré par Chomette, environ 3000 personnes par an de quarante nationalités différentes, « hier Albanais, aujourd'hui Afghans, demain Irakiens et puis... », passent par le centre de Debrecen en Hongrie. *Ibid.*, p. 155.

³³² *Ibid.*, p. 51.

³³³ Dans son récit, Chomette cite la Fondation des Carpates, une initiative privée lancée en 1994 par le financier américain d'origine hongroise George Soros, ainsi que les Eurorégions. *Ibid.*, p. 167.

sud de la Moldavie, j'aurais dû compter le nombre de ponts brisés sur les fleuves-frontières de l'Union européenne élargie³³⁴. » Et encore :

Non loin de l'hôtel de Tjaciv où nous trouvons refuge, la Tysa reste infranchissable. Un vieux pont tente pourtant de l'enjamber, mais il s'arrête au milieu de la rivière, coupé net. Ce n'est pas le premier pont en ruine que nous croisons sur la Tysa. A Byckiv ou à Hruseve, d'anciennes piles orphelines de leur tablier émergent des eaux, vestige d'une époque où la rivière ne rimait pas avec frontière, lorsque l'Empire austro-hongrois englobait ses deux rives, jusqu'en 1918³³⁵.

Le Pont sur la Drina, chanté par le prix Nobel de littérature Ivo Andrić, symbole d'échanges et de communions maintes fois interrompus, se déplace aujourd'hui sur l'Évros, le Danube, le Prut, la Tisza, le Boug, la Narva, etc³³⁶.

L'impression ressentie par les voyageurs alors est que le vieux rideau de fer n'a pas disparu, mais qu'il s'est déplacé de quelques kilomètres vers l'est, partageant – peut-être plus discrètement – villes, villages et hameaux. Comme jadis furent séparées Gorizia de Nova Gorica, entre Italie et Slovénie, Francfort-sur-l'Oder de Slubice, Görlitz de Zgorzelec ou Guben de Gubin entre Allemagne et Pologne. Aujourd'hui, comme l'illustre le cas du village de Sakaline, l'histoire se répète sur la frontière entre Lituanie et Biélorussie et ailleurs. En effet, comme Zenonas Kumetaitis, l'homme qui traça la frontière entre Lituanie et Biélorussie, l'avoue à Chomette, jamais n'avait existé auparavant une frontière entre les deux pays, mais seulement des terrains appartenant à l'un ou l'autre kolkhoze. Aujourd'hui, en revanche, Sakaline baigne dans l'absurdité :

Zenonas s'engage prudemment entre les ornières boueuses du village de Sakaline. Lorsqu'il arrive au centre, il perd son sourire. Dressées à cent mètres l'une de l'autre, trois bornes font serpenter la frontière en plein cœur du hameau. Trente maisons en Lituanie, trente maisons en Biélorussie. Chaque habitant de Sakaline-Ouest a au moins une personne de sa famille à Sakaline-Est³³⁷.

Faudrait-il alors être un insouciant animal de basse-cour – tels que ces poulets du village qui franchissent nonchalamment la frontière de Sakaline en causant quelques tracasseries aux propriétaires – pour passer librement d'une nation à l'autre ?

³³⁴ *Ibid.*, p. 193.

³³⁵ *Ibid.*, p. 147.

³³⁶ Ivo Andrić, *Le Pont sur la Drina* [1945], traduit du serbo-croate par Pascale Delpech, Paris, Belfond, 1999.

³³⁷ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 229.

Une chose est certaine, chez nos auteurs, la forteresse de Schengen non seulement trace des lignes arbitraires, mais elle exacerbe les différences. Le même Rumiz écrit clairement avoir l'impression de faire un voyage le long d'un nouveau rideau de fer : « C'est depuis la mer de Barents que je sens la dureté croissante de l'affrontement Est-Ouest, comme si un nouveau rideau de fer s'était reformé à quelques centaines de kilomètres à l'est du précédent. [...] la frontière retourne vers le froid³³⁸. » Et il termine son récit de voyage sur ces paroles :

Mon voyage le long du nouveau rideau de fer est terminé. Je cherchais une vraie frontière et je l'ai trouvée. À certains moments, elle a coïncidé avec les frontières nationales, à d'autres, non. En Ukraine, j'ai eu l'impression qu'elle fendait dangereusement le pays et maintenant, à Istanbul, il me semble que cette ligne blanche me traverse et me déchire l'âme comme un barbelé³³⁹.

Chomette ne manque pas de mettre au premier plan les impressions négatives de cette frontière considérée par un des interviewés comme une véritable tragédie :

Ce n'est pas un problème, ce durcissement de la frontière, c'est une tragédie ! Car, au-delà des conséquences économiques et sociales, il y a les conséquences psychologiques. Et elles sont plus graves : à l'Est, le ressentiment envers l'Ouest sera fort et durable. Dans cette histoire d'élargissement de l'Union européenne, on intègre et on sépare à la fois³⁴⁰.

Nous verrons dans les pages suivantes que cette ancienne Europe de l'Est est un véritable labyrinthe de frontières géographiques, politiques, culturelles et technologiques, où les auteurs s'étonnent et se perdent, parfois avec joie et parfois avec désespoir.

III La frontière dans tous ses états

La frontière de l'Union européenne illustre parfaitement le paradoxe de la société contemporaine dans laquelle si d'une part moult voix s'élèvent pour invoquer l'abolition des frontières, dans la mesure où elles sont considérées comme une entrave à la réalisation d'une

³³⁸ Paolo Rumiz, *Aux frontières de l'Europe*, op. cit., p. 272-274. Orig. : « *Ed è dal Mare di Barents che sento la durezza crescente del confronto Est-Ovest, come se una nuova cortina di ferro si stesse riformando qualche centinaia di chilometri a Est di quella precedente. [...] la Frontiera si raffredda* », *Trans Europa Express*, op. cit., p. 222-223.

³³⁹ *Ibid.*, p. 284. Orig. : « *Il viaggio lungo la nuova Cortina di ferro è finito. Cercavo una frontiera vera, e l'ho trovata. A volte collimava con i confini nazionali, altre volte no. In Ucraina ho avuto l'impressione che spaccasse pericolosamente il paese, e ora a Istanbul ho l'impressione che questa linea bianca mi attraversi e mi laceri l'anima come un reticolo* », *ibid.*, p. 230-231.

³⁴⁰ Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, op. cit., p. 183.

société universelle et cosmopolite, d'une « terre liftée, toutes cicatrices effacées, d'où le Mal aurait miraculeusement disparu³⁴¹ », d'autre part nous assistons à une étonnante multiplication. Si l'on en croit Régis Debray,

vingt-sept mille kilomètres de frontières nouvelles ont été tracés, spécialement en Europe et en Asie. Dix mille autres murs, barrières et clôtures sophistiquées sont programmés pour les prochaines années. Entre 2009 et 2010, le géopoliticien Michel Foucher a pu dénombrer vingt-six cas de conflits frontaliers graves entre États³⁴².

Quelles sont alors les raisons de cette propension à l'enfermement ? Comme nous avons pu voir dans le chapitre précédent, pour certains il s'agit d'une re-fermeture *maladroite* de l'espace, comme déjà tant de fois dans l'Histoire, dans l'éternel jeu entre déterritorialisation et reterritorialisation. Pour d'autres, comme Zygmunt Bauman, père de la définition d'une « société liquide », il s'agit en revanche d'une tendance enracinée dans les sociétés occidentales depuis longtemps et plus précisément, selon le sociologue polonais, « aux premières années de l'assaut néo-libéral contre l'État social³⁴³ ». La frontière apparaît donc comme la forme face à l'informe et c'est sur cette propriété que dernièrement, au milieu d'une vaste littérature critiquant la frontière comme source de toutes les haines et de tous les maux, une approche différente a fait son apparition sur les rayonnages des librairies et celle-ci chante l'éloge de la frontière de manière plus ou moins appuyée.

Régis Debray, par exemple, dans son bref *Éloge des frontières*, renverse les convictions des universalistes parce que non seulement il perçoit leur penchant pour un *borderless world* comme une « berceuse pour vieux enfants gâtés³⁴⁴ », mais aussi parce qu'il considère l'absence de frontières comme la cause principale de la liquidité de la société occidentale :

L'indécence de l'époque ne provient pas d'un excès, mais d'un déficit de frontières. Il n'y a plus de limites à parce qu'il n'y a plus de limites *entre*. Entre les affaires publiques et les intérêts privés. Entre le citoyen

³⁴¹ Régis Debray, *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, 2010, p. 18.

³⁴² *Ibid.*, p. 19.

³⁴³ Zygmunt Bauman, *Le Présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, traduit de l'anglais par Laurent Bury, Paris, Éditions du Seuil, 2007, p. 28. Selon le sociologue d'origine polonaise, c'est durant cette période que l'on trouve l'origine de la partition et de la séparation entre Pouvoir et Politique, avec d'un côté un Pouvoir de plus en plus mondialisé, internationalisé et aléatoire et de l'autre une Politique de plus en plus enracinée au territoire.

³⁴⁴ Régis Debray, *Éloge de la frontière*, *op. cit.*, p. 18.

et l'individu, le nous et le je-moi. Entre l'être et le paraître. Entre la banque et le casino. Entre l'info et la pub³⁴⁵.

Son discours est sans aucun doute foncièrement provocateur et antimondialiste à souhait³⁴⁶. Le lecteur a par moments l'impression de tenir entre les mains une apologie de la frontière et du frontalier. Mais il reste néanmoins intéressant de souligner le fait que la frontière, chez Debray, assume une fonction vitale du fait qu'en excluant elle donne forme et donc vie. La frontière est ainsi perçue par l'essayiste français comme le préliminaire, le hors-d'œuvre, la formule de politesse, le gardien d'immeuble, bref, tout ce qui délimite et en même temps introduit. Tout l'essai est donc une réflexion sur la sacralité de la frontière et sur les raisons qui invitent l'homme, habitant un monde où tout semblerait désacralisé, à la sacralisation. Cette sacralité, toujours selon Debray, n'est pas née à la période du capitalisme ou du monde postmoderne, mais elle est innée à l'homme : du Chaos primordial à la muraille de Chine en passant par Romulus traçant le *Pomerium*, jusque à la forteresse européenne, il y a toujours eu séparation³⁴⁷.

Aux affirmations et observations de Bauman, Debray ajoute donc et met en avant la fonction sacralisante de la frontière. C'est-à-dire, la frontière n'est pas considérée seulement comme un élément imposé par le haut, comme symbole de sûreté et donc refus de l'Autre et de la différence – fait qui reste néanmoins indéniable – mais celle-ci est perçue comme espace sacré et identitaire pour une définition de soi, pour une sauvegarde de la mémoire, de la singularité d'un peuple, pour rendre enfin inéchangeable ce que la société veut échangeable : « La sacralité accordée au corps humain l'empêche de devenir une chose, un produit comme un autre³⁴⁸. » La frontière – et ici Debray reprend le concept de la peau cher à Paul Valéry – est alors ce qu'il y a de plus profond dans une société : elle est « le miroir et le résumé du corps » social, car « rien ne relève mieux les arrière-pensées d'une société que ses avant-postes³⁴⁹ ».

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 73.

³⁴⁶ « Si – affirme-t-il – le dossier noir de la frontière traîne partout, le sans-frontiérisme humanitaire excelle à blanchir ses crimes. Mieux, il a transformé un confusionnisme en messianisme. Il a habillé en révolution une contre-révolution », *ibid.*, p. 79.

³⁴⁷ L'auteur met aussi en évidence qu'étymologiquement des mots liés à la sacralité comme « sacre » ou « temple » sont liés à la frontière. Par exemple le mot « sacré » dériverait du latin « *sancire* » qui signifie aussi délimiter, entourer ; le substantif « temple » trouve son origine dans le mot « *temnein* » qui signifie aussi découper.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 33.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 67. D'un point de vue psychologique, dans les années 1970, le psychologue français Didier Anzieu avait développé le concept de moi-peau, qui établit un système de correspondances entre les fonctions du Moi et celles de la Peau. Sans renier les théories psychanalytiques déjà existantes, Anzieu suppose que la

Mais ce qui intéresse surtout Debray, et que nous retrouverons plus tard dans notre *corpus*, c'est le concept de perméabilité de la frontière. En effet, pour Debray la frontière, comme la peau, se doit d'être poreuse et non imperméable, *limen* et non *limes*, seuil et non mur. Si la frontière est nécessaire, l'érection de murs infranchissables, à laquelle nous assistons de nos jours un peu partout dans le monde, est le signe manifeste non seulement d'une volonté de négation de l'Autre mais aussi d'une extrême instabilité identitaire interne : les cas des États-Unis et d'Israël en sont les exemples les plus représentatifs. Si le mur, la frontière-*limes*, isole en empêchant toute forme de contact et en produisant ainsi ce que l'anthropologue Franco La Cecla définit comme une « géographie de la rancœur³⁵⁰ », la frontière-*limen* permet, en revanche, de penser l'Autre et le Je et de tracer ce que nous pourrions appeler une « géographie de la rencontre ». Contrairement au mur, la frontière, comme la peau, les ports, les îles, les ponts, doit être lieu de passage et de fermeture.

Ainsi la frontière est-elle le reflet et le marqueur identitaire de la société qui la crée mais elle signifie aussi la marque des différences avec l'extérieur (frontière-miroir de la société circonscrite, frontière-vitrine exposant le savoir-faire et la culture du territoire intérieur, frontière-fenêtre qui laisse transparaître l'autre à travers des filtres)³⁵¹.

De cette manière, comme pour le mur de Trajan, le *limes* pourrait se transformer en lieu de passage et de rencontre.

À Vadul Lui Isac, la mémoire locale est vivace. Tout le monde connaît le mur de Trajan, cette vague de terre sans fin au milieu d'un océan de vignes et de champs de tournesols. Les villageois n'en parlent d'ailleurs pas comme d'un mur mais comme d'une route, la via Trajan, disent-ils, habitués qu'ils sont depuis des siècles à l'emprunter comme chemin de traverse pour accéder à leurs champs³⁵².

peau n'aurait pas seulement la fonction de contenir le Moi, mais aussi celui de le former à travers le contact avec l'extérieur. Didier Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985.

³⁵⁰ Franco La Cecla, *Il malinteso. Antropologia dell'incontro* [1997], Bari, Editori Laterza, 2009.

³⁵¹ Patrick Picouet et Jean-Pierre Renard, *Les Frontières mondiales. Origines et dynamiques*, Nantes, Édition du temps, coll. « Une géographie », 2007, p. 12-13.

³⁵² Guy-Pierre Chomette, *Lisières d'Europe*, *op. cit.*, p. 105.